Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 26 (1976)
Heft: 4

Artikel: Benedetto Croce, philosophie?
Autor: Merlotti, Eric
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381083

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BENEDETTO CROCE, PHILOSOPHE ?

« Hors d'Allemagne, Hegel a eu de nombreux disciples, par exemple, en Italie, Croce ..., philosophe (...) du fascisme. »[1] Cette note, aussi brève qu'inexacte en ce qui le concerne, reflète assez bien la présomptueuse ignorance des milieux philosophiques français à l'égard de l'un des grands maîtres de la pensée italienne du XXe siècle. Il est vrai que justice partielle lui est rendue aujourd'hui, par le biais de la découverte — tardive et un peu sujette à caution — d'Antonio Gramsci. Et c'est pour ne voir en ce dernier que l'anti-Croce, qu'il fut aussi d'ailleurs ; mais cela ne permettra pas de camper Croce dans sa vraie stature. Ainsi, l'auteur de l'*Esthétique* et l'initiateur de l'*historicisme* aura deux fois manqué son rendez-vous avec la France. On le regrettera, mais il faut en prendre son parti, et voir les choses de plus haut. Il y a eu un précédent, de surplus ! Quand parurent les éditions successives de *La Science Nuova*, dans les années 1730-45[2], à Naples, ce fut, pour Giambattista Vico, le désert. Une sorte de réhabilitation survint, un siècle plus tard, grâce surtout à Michelet. Et les salons français de s'ouvrir au nom — et pas à l'œuvre certes — de Vico, répété par tant de contemporains de Balzac et d'Auguste Comte. Pourtant, lire Vico et en faire une des nourritures substantielles de la philosophie de l'histoire, du droit, du mythe et du langage eût été profitable à la pensée du siècle dernier comme à celle de notre époque. Le destin en a voulu autrement...

Dans tout jugement aussi sommaire et erroné soit-il, il y a des éléments de vérité. Nous allons donc partir de l'étiquette citée ci-dessus pour en préciser deux aspects qui sont conformes à la réalité : l'admiration pour *Hegel* (mais à quelle condition !) et la signification *philosophique* de l'ensemble de l'œuvre crocienne. Sur cette lancée,

[1] Cf. *Précis d'histoire de la philosophie* par J. MANTOY, Editions de l'Ecole, Paris, 1971, p. 80.

[2] 1730 : *Première Science Nouvelle*. Précédée de diverses ébauches.
1744 : *Troisième Science Nouvelle*. Ed. posthume.

nous signalerons qu'on peut trouver d'autres sources d'étonnement chez Croce, quand on s'arrête à ce que l'on pourrait appeler ses paradoxes. D'aucuns parleraient d'apories. Nous présenterons alors l'affirmation majeure de cette pensée : l'immanence de l'Esprit absolu d'où découle l'identification de toute réalité, et donc de la philosophie, à l'*Histoire*.

1. *Disciple de Hegel ?*

La découverte de Hegel est intervenue, chez Croce, après que celui-ci eut déjà parcouru plusieurs étapes de sa formation. Il s'était mis dans les traces de Francesco de Sanctis, auteur d'une *Histoire de la littérature italienne* ; il avait posé la question de l'art et de l'histoire ; il s'était moqué des emphases positivistes et avait refusé l'aveugle engouement pour l'empirisme totalitaire [1] ; enfin, il s'était battu avec *Le Capital*. En s'essayant aux disputes sur l'économie (avec V. Pareto) et sur la politique (avec Labriola), Croce avait axé sa réflexion sur la signification de l'histoire. Peu enclin à accepter l'interprétation matérialiste de l'histoire, mais vivement intéressé par l'évidence de l'explication dialectique, il était alors prêt à remonter de Marx à Hegel. Plusieurs facteurs externes pouvaient l'y inciter. Citons-en un : l'enthousiasme hégélien de Bertrand Spaventa, frère de Silvio chez qui il fut accueilli, à Rome, après la tragédie familiale de Casamicciola. Et puis Hegel était dans l'air, en Italie [2] : Rosmini l'avait discuté, Vera l'avait traduit et adopté ! Croce le lut et le critiqua. Une sincère, une grande critique : celle qui consiste à intégrer ce qui est vivant et fécondant et à refuser ce qui est mort ou stérile. Certes, l'essai sur Hegel fut publié en 1906. Quatre ans après la première édition de l'*Esthétique*. Mais avant la *Logique* et la *Philosophie de la Pratique*. Egalement, avant l'essai sur Vico. Cette chronologie a une signification importante pour une juste interprétation de l'hégélianisme de Croce. Je ne m'y arrêterai pas ici, ne désirant que rappeler clairement ce que Croce retient de Hegel, et ce qu'il refuse.

Il accepte la doctrine des concepts opposés qui s'annulent dans la synthèse qu'ils engendrent par le fait même de leur opposition. L'unité du concept universel-concret est ainsi expliquée et comprise adéquatement. C'est une victoire sur les dualismes dont on croyait les termes irréductibles l'un à l'autre et sur la diversité du concret qui

[1] La philosophie positiviste : « cette confusion des sciences naturelles avec la philosophie, ce ramassis de concepts matérialistes et idéalistes, mécanistes et théologiques, avec couronnement sceptique et agnostique », in *Estetica*, chap. XVII, p. 433.

[2] Cf. l'excellent ouvrage de F. L. MUELLER : *La pensée contemporaine en Italie et l'influence de Hegel*, Kundig, Genève, 1941.

empêchait la cohérence et la permanence de la logique philosophique. Voilà pour la dialectique, pour la notion de négativité, pour le mouvement de la réalité et pour la pensée de la réalité : l'équation du réel et du rationnel est évidente : « ... Sans doute l'irréel a-t-il sa réalité, mais c'est la réalité de l'irréel ; la réalité du non-être dans la triade dialectique, du rien qui n'est pas le réel, mais le stimulus du réel, le ressort du développement. » [1] Les conséquences de cette conception dialectique du réel et logique du réel dialectique sont aussi reçues par Croce comme la solution des problèmes qui ont agité les philosophes antérieurs : les contradictions des philosophies passées, les conflits de l'Histoire, les luttes éthiques sont résolus, car compris. La médiation remplace la séparation, la transcendance s'abolit dans l'immanence, l'éternité se change en Histoire. Mais le dernier mot n'est pas dit et le système n'est pas l'ultime conclusion triomphante de l'Esprit. Laissons les affirmations historiques erronées de Hegel ou quelques-unes de ses notions scientifiques les plus contestables. Il y a plus grave : l'universel-concret, l'Idée c'est la synthèse des concepts opposés. Mais c'est aussi la synthèse des concepts *distincts*. Les formes particulières de l'activité spirituelle ne se confondent pas entre elles, même si elles constituent une Unité réelle. Indépendamment de la dialectique des couples d'opposés, se déroule la circularité des activités distinctes de l'Esprit. Les opposés sont bien réels à l'intérieur de chacune des activités de l'Esprit, lesquelles sont bien réelles dans l'articulation de leur co-existence qui constitue l'Unité de l'Esprit. Ce que Hegel avait conçu comme unique et éternelle forme dialectique de l'Esprit débouche chez Croce sur une conception nouvelle et originale de la vie de l'Esprit : celle des degrés. Les degrés (ou moments) théoriques individuel (intuition-expression) et universel (logique-concept), et les degrés pratiques individuel (vitalité-économique) et universel (éthique) se succèdent l'un à l'autre comme l'explicite suit l'implicite, inéluctablement. Pour n'avoir pas vu cela, Hegel a commis des erreurs qui ne peuvent plus être corrigées. Chez Croce, le Système devient suite de systématisations, l'Art devient forme éternelle et pas stade provisoire du savoir absolu ; l'Art devient forme autonome et pas dépendante de l'évolution spirituelle. D'autre part, le progrès de l'Histoire assume une signification différente : la philosophie de l'histoire : « contemplation pensante de l'histoire » n'a plus de sens, pas plus que la distinction entre faits historiques et faits non historiques, ou entre faits essentiels et faits non essentiels. Hegel n'a pas dépassé le dualisme comme on aurait pu le croire !

Alors Croce est-il disciple de Hegel ? Appartient-il donc à l'aile gauche ou à l'aile droite de l'Ecole hégélienne ? Il est vain de poser cette

[1] CROCE : *Saggio sullo Hegel*, Laterza, Bari, 1967, p. 40.

question et absurde d'y répondre par l'un ou l'autre des termes de l'alternative. « Hegel, en somme, a lui aussi découvert un moment de la vérité ; et ce moment, il faut s'employer à le faire connaître et à en montrer la valeur : voilà tout. »[1] Avec cette étude que Croce a consacrée à Hegel, l'intense réflexion commencée avec l'*Estetica* se poursuit et s'exprimera dans les grandes œuvres ultérieures que nous avons citées. Deux décennies de « travail » philosophique et l'élaboration d'une forte théorie de l'Histoire et de l'Esprit. Et c'est dans cette conception que se trouverait la doctrine du vaste mouvement totalitaire qui va submerger l'Europe durant trente ans ? C'est le problème de Croce et du fascisme. Il faut en dire quelques mots pour montrer que cette « appréciation » n'est pas fondée. Disons, pas totalement !

2. *Croce, philosophe du fascisme ?*

Quand Croce conçut la théorie des *distincts*, il affirma avec force l'autonomie de l'activité artistique, c'est-à-dire du fait intuitif, expressif, créateur individuel d'images, de poésie, de lyrisme. De même, il présenta l'activité logique, le jugement, la logique de la philosophie et puis l'activité pratique avec ses deux stades : celui de l'individuel — vie, action, spontanéité, *force* — et celui de l'universel — la valeur morale réalisée, l'acte positif de l'histoire. Or, l'affirmation de l'autonomie de ces activités était séduisante, car elle permettait de comprendre pourquoi l'activité artistique ne s'annulait pas dans une plus haute synthèse purement logique, et pourquoi tout l'aspect prosaïque, quotidien et existentiel de notre vie économique, faite de volitions, n'était pas nécessairement motivé par une décision éthique, elle-même provoquée par une obéissance à une loi morale impérative et abstraite. Cette activité volitive, utilitaire, ce dynamisme de la passion suscitent le jeu politique auquel les hommes en société doivent bien se livrer. La force autonome, c'est peut-être exaltant, c'est en tout cas dangereux. Si une conception éthique de l'Etat glorifiait une action politique souvent suspecte de motivations délictueuses et parfois criminelles, il faut bien avouer que séparer l'utile du moral aboutit à justifier les pires actes de certains individus préoccupés de puissance, ivres de force et capables de déchaîner des instincts barbares. Ainsi s'établissent l'arbitraire et l'injustice. Le libéralisme des formes de l'activité de l'Esprit faisait le lit du fascisme naissant. Ajoutons à cette interprétation — habilement sollicitée par certains — de la conception crocienne de la vie de l'Esprit, les arguments antimarxistes que Croce n'hésitait pas à lancer chaque fois

[1] *Op. cit.*, p. 143.

que l'occasion s'en présentait — et qui engendraient tant d'impitoyables polémiques. Maintenant nous comprendrons mieux comment le philosophe napolitain, encore auréolé de quelques mois de fonction ministérielle (en 1920), allait nourrir plusieurs parmi les instigateurs de la marche sur Rome, après avoir en quelque sorte formé (vers 1910-1920) cette génération d'hommes qui allaient épauler Mussolini dans sa mainmise sur les institutions et le peuple italien. Il est temps aussi de rappeler les vérités suivantes :

— après l'assassinat de Matteotti, Croce se range — politiquement — du côté des intellectuels antifascistes et son attitude ne variera pas durant les vingt années que dure la dictature ;

— en fait de « philosophe du fascisme », c'est vers Gentile qu'il convient de se tourner. Giovanni Gentile est parti certes des présupposés philosophiques crociens, il les a développés avec une cohérence propre et en a tiré une véritable philosophie : l'*actualisme* — c'est-à-dire l'acte de la pensée conçu comme seule réalité — que Croce n'a jamais commencé d'accepter ;

— enfin, ce qui lie l'action à la pensée, ou certains faits à certaines théories, n'est pas aussi aisément saisissable qu'on ne le croit parfois. Prenons Marx et les dirigeants des grands pays communistes. Prenons Nietzsche et Hitler. Les idéologies ne sont pas des doctrines philosophiques, et les systèmes philosophiques naissent et se développent sur un autre terreau que les actions politiques. En partant de la philosophie de Croce, on peut imaginer surtout un régime démocratique dans lequel la liberté n'est pas étranglée par les slogans idéologiques et ceux qui les appliquent.

Disciple de Hegel, mais qui critique plus profondément son maître qu'il ne s'en inspire ; « philosophe du fascisme », mais dont le chef incontesté de ce mouvement, Mussolini, se vante de n'avoir pas lu une ligne de lui ; les paradoxes à propos de Croce ne manquent pas. Nous en citerons encore un qui peut étonner.

3. *De l'esthétique et de quelques autres « apories »*

L'esthétique, c'est le plan individuel de l'expression-intuition. L'art est une activité autonome. Il est créateur d'images, inspirateur de mots et de lignes, de sons et de gestes. Il est forme. Chacun s'exprime, chacun participe à cette activité et est « artiste » peu ou prou. L'œuvre d'art dans le sens ordinaire du terme, ce sera l'expression réussie, une certaine plénitude rejointe, une cohérence lyrique et une force intrinsèque qui ira tellement au-delà de la pauvreté d'intuition qu'expriment la plupart des mots et des phrases que l'on va « techniquement » les conserver par la mémoire, par l'écriture, par le tableau, etc. Du quotidien, on s'achemine vers l'œuvre, vers le chef-d'œuvre.

En outre, l'art est forme dont le contenu est la vie pratique dans ses moments économique et éthique : la passion et les sentiments se trouvent naturellement intégrés dans l'activité intuitive qui les exprime en images. Le stade esthétique est celui où s'organise, se manifeste l'état d'âme que l'individu a éprouvé seul, mais qui n'est pas opposé à l'universalité des états d'âme et de leur expressivité : « Donner, donc, au contenu sentimental la forme artistique, c'est lui donner dans le même temps le caractère de la totalité, le souffle cosmique ; et, en ce sens, universalité et forme artistique ne sont pas deux choses, mais une seule. »[1] Voilà une conception philosophiquement assez nouvelle que Croce propose ici. Mais elle n'est pas exempte de difficultés embarrassantes. Par exemple, les critères du jugement esthétique ne sont pas précisés (et peuvent-ils l'être ?) ; la littérature en prose n'a été admise dans la sphère de l'activité esthétique que bien tardivement ; la perception ne peut pas être assimilée à l'intuition et elle sera rangée dans la catégorie suivante, celle de la logique, de la forme universelle du jugement. Posons donc notre question : comment le critique distinguera-t-il l'œuvre d'art d'une réalisation quelconque, sans valeur et dénuée de signification esthétique ? En prétendant que le critique d'art est artiste lui-même, sans quoi il ne saisirait pas la perfection de la synthèse artistique qu'il a à juger, Croce dit sans doute une bonne chose. Un critique privé de tout sens de re-création esthétique s'en tiendra aux éléments extérieurs de l'œuvre : biographie, techniques externes, voire étalage d'érudition ! Dans le prolongement de sa réflexion, l'auteur du *Bréviaire d'esthétique* fait remarquer que la critique d'art est constituée par des jugements qui appartiennent à la sphère universelle de l'activité dite logique, on comprend bien que la théorie impressionniste de la critique est refusée — comme sont refusées d'autres théories : positivistes, didactiques (les « genres littéraires ») voire marxistes et psychologiques — et que l'œuvre d'art se distingue de l'expression vulgaire par sa portée universelle et irréfragable. Mais alors nous en restons à la compréhension et à la contemplation de purs chefs-d'œuvre harmonieux, puissants, classiques pour tout dire en un mot. Pourquoi Croce, l'un des philosophes de l'esthétique parmi les plus lucides et les plus enrichissants, passe-t-il à côté de Rimbaud, de Lautréamont, de Breton ?

On pourrait aussi, en s'attardant un peu, analyser chacune des activités distinctes de l'Esprit pour en montrer la face contestable et détruire ou du moins mettre en doute le sérieux de l'entreprise purement philosophique de Croce. Contentons-nous ici d'énumérer quelques autres reproches qu'on a faits au « philosophe », c'est-à-dire au créateur de cette synthèse hardie qui s'intitule *Philosophie de*

[1] Cf. *Bréviaire d'esthétique*, p. 137.

l'Esprit. Retenons, par exemple, l'*absence de toute épistémologie* scientifique et de tout intérêt ou attitude réceptive pour la méthode des sciences, pour les résultats de la biologie (même à son époque !) [1], les énigmes et les découvertes de la physique et de la chimie ; la théorie des pseudo-concepts et de l'abstractionnisme du langage scientifique ; *le vitalisme lyrique* et pernicieux de la volonté nue, prémorale, volition immédiate et concrète ; *le moralisme optimiste*, vague et irritant de l'*Etica* qui rejette dans l'abstraction inopérante tous les grands principes des lois civiles et religieuses, mais qui éprouve beaucoup de peine à élaborer une explication cohérente du sens moral, ou de la valeur. Une théorie qui voudrait rappeler en toute occasion l'élan des êtres humains pour la liberté, mais qui reste plutôt *insensible aux cris* et aux revendications des exploités et des parias de toute espèce. Certes pourquoi demanderait-on au philosophe cette universelle connaissance et cette sagesse permanente qu'aujourd'hui moins que jamais il ne peut offrir... Mais chez Croce il y a eu une constante intention de combattre toute conception qui voulait nous faire prendre des abstractions pour des manifestations de la réalité concrète. D'où les refus cités ci-dessus et notre scepticisme sur la vérité de la démonstration. Mais prenons un aspect plus patent, plus général et pour lequel le penseur de Naples devait être le plus convaincant, car il s'agit d'un domaine qu'il dominait de plus haut que tant d'autres : celui de l'Histoire. La théorie crocienne de l'histoire va-t-elle nous permettre de mieux cerner la conception philosophique du réel qu'il nous propose ? Pourra-t-on rapprocher la connaissance de l'histoire et la conscience de notre historicité de sorte que nous allons nous acheminer vers une compréhension adéquate de notre existence et de l'essence de notre dimension humaine existentielle ?

4. *Philosophie et Histoire*

Tout est histoire : c'est-à-dire que nous ne sommes pas autre chose que ce que nous faisons. Que nous agissions dans une voie qui, de prime abord, nous paraît d'une importance remarquable pour l'évolution sociale de notre espèce, ou que nous vaquions à notre tâche quotidienne sans souci de notre participation à un vaste et universel mouvement d'échanges, de consommation et de production, d'organisation du travail et des collectivités, nous sommes les acteurs du développement concret de l'histoire. Nos aspirations morales, nos volitions utilitaires ou les palpitations de notre vitalité empirique et idéale, les vibrations de notre sensibilité et le labeur de notre intellect, constituent l'étoffe

[1] Cf. FRAENKEL : *Le scienze naturali nella filosofia di B. Croce*, éd. Laterza, Bari, 1952. La première édition, allemande, de ce livre remonte à 1929, Tubingen.

de notre réalité humaine dynamique. L'erreur, le mal, la régression morale témoignent de la lutte qui se livre à l'intérieur de chaque moment de notre activité logique ou éthique. Une maladresse d'expression, une intuition qui ne parvient pas à se manifester et qui n'engendre que le banal ou la laideur, quelque œuvre incomplète ou ratée, révèlent clairement les difficultés de la création esthétique ou, plus modestement, de la synthèse a priori de l'intuition-expression.

Or nous prenons constamment conscience de nos actes théoriques et pratiques et nous les saisissons dans un jugement — une synthèse logique — qui perçoit le sens du réel. Pour autant que ce jugement ne s'éloigne pas dans les constructions abstraites des classes d'objets et dans les catégories des collections scientifiques, il sera donc un jugement d'*existence*. L'intériorité des activités humaines, c'est la connaissance de l'histoire elle-même. En attribuant le prédicat d'existence au sujet de notre jugement, nous faisons acte de connaissance historique, nous sommes conscients de notre aventure, du destin de tous les hommes. Cette connaissance de ce qui s'est réellement passé, cette appréhension du flux infini de nos actes multiples et divers est-elle adéquate, conforme au sens véritable du réel actualisé, en un mot, est-elle objective ? Parler ici d'objectivité n'est finalement pas approprié, car cela ne fait que susciter un nouveau dualisme. Ce dualisme du sujet et de l'objet dans l'acte de la connaissance, c'est une vision empiriste et transcendantaliste du monde que Croce refuse. Nous ne sommes pas après ou au-dessus des choses que nous voulons connaître. Nous les vivons dans le temps même que nous les connaissons. Nous nous faisons, par exemple, Athénien avec Platon, Romain avec Cicéron, ou encore Dante créant la Divine Comédie. Nous éprouvons, ou nous nous efforçons d'éprouver les vibrations lyriques que connut Dante quand il créait poétiquement sa vision de l'Enfer ou du Paradis, nous revivons les tourments et les glorioles de Cicéron, ses amitiés et ses haines, ses échecs et ses triomphes. Une époque elle-même s'anime en nous avec ses mille scènes diverses et ses personnages plus ou moins connus, mécréants et mystiques, tolérants et fanatiques, ridicules et sublimes. Nous voyons ainsi se dessiner, surgissant de la matière elle-même résurgente, les grands idéaux qui ont dynamisé des sociétés entières, les croyances qui ont permis et renforcé l'agglomération de certaines sociétés, les « puissances du faire » qui ont entraîné peuples et individus à construire et à créer. Comment penser, si nous nous plaçons à un point de vue opposé, qu'un homme puisse saisir les motivations intérieures et profondes d'un peuple ou d'une culture si son intérêt n'est pas fondamentalement éveillé et si sa réceptivité reste close ? Il pourra se livrer à une description habile, voire brillante d'un certain nombre de données extérieures qui fourniront peut-être des structures relationnelles articulant les uns aux

autres des modes de vie et des formes sociales. On pourra de là affiner encore cette construction abstraite d'une réalité devenue autre qu'elle-même, s'étant donc abolie dans une pseudo-conceptualisation source d'interprétations erronées et fantaisistes, bien qu'en apparence systématiques et rigoureusement logiques.

L'accumulation des documents, leur découverte et leur tri, ne sont pas essentiels dans l'élaboration de la *connaissance historique*. Le « fait » historique qu'on voudrait bien pouvoir figer devant l'historien pour que celui-ci le déchiffre et nous livre ensuite la réalité « telle qu'elle fut vraiment » n'existe pas. C'est une construction de l'esprit, ce n'est pas le réel qui est ainsi objet de connaissance. Pour que le jugement de l'historien pénètre le fond véritable des choses, il faut qu'il procède par intérêt immédiat et contemporain et qu'il engage dans sa recherche toute sa personnalité, ses convictions et sa conception philosophique dans son sens le plus universel. Cela ne signifie nullement que l'historien va s'ériger en juge de l'histoire et distribuer des prix de vertu ou des blâmes. Cela ne signifie pas non plus qu'il va, armé de ses propres principes, juger le monde et les hommes à son aune. Sans doute la tentation sera-t-elle grande, et peut-être y succombe-t-il parfois, de passer d'un subjectivisme avoué dans les principes philosophiques à un objectivisme revendiqué *a posteriori* pour donner un poids plus grand à ses thèses et présenter ainsi des résultats acquis par une intelligence personnelle comme étant dignes du *consensus* universel. L'historien présenterait ainsi les faits à sa manière en faisant intervenir ses propres capacités de jugement et d'expression, puis il se laisserait aller à considérer ses conclusions et sa version des faits comme évidentes et véridiques. Il ne s'agit pas de cela chez Croce. C'est pourquoi il nous faut maintenant exposer sur quelle conception philosophique s'appuient les tenants de l'historiographie subjectiviste et idéaliste.

Cette conception se distingue d'abord du positivisme. Le positivisme, nonobstant la rigueur de sa démarche, est un leurre : un assemblage de faits, tout complexe qu'il soit, dissimule peut-être si bien l'âme de son architecture propre qu'il en perd toute signification véritable. Le positivisme a une faible base philosophique. D'autre part, le marxisme offre une certitude plus étayée parce qu'il s'appuie sur une conception philosophique : le matérialisme dialectique, qui offre une incontestable preuve de rigueur scientifique de la connaissance historique. Mais c'est une interprétation parmi d'autres et viciée à ses fondements par son dogmatisme finalement assez étroit : l'infrastructure économico-sociale ne reflète pas à elle seule l'unique réalité originaire de toutes les données de l'activité humaine, tant s'en faut. Enfin le modèle supra-temporel de l'histoire providentielle ne répond pas aux exigences d'une connaissance historique qui refuse

un plan métaphysique et hypothétique et qui veut s'en tenir au niveau d'un savoir spécifiquement humain avec une investigation des faits à caractère scientifique et à une interprétation immanentiste et idéaliste de ceux-ci. Rappelons-nous, à ce propos, que Vico s'était bel et bien référé aux desseins de la divine Providence pour en faire les critères d'appréhension et de compréhension de l'évolution historique, mais que dans la partie novatrice de son œuvre : *La science nouvelle*, il opérait effectivement avec des principes qu'il avait lui-même forgés pour établir la cohérence de sa recherche : le *verum factum convertitur*, la primauté de la fantaisie créatrice sur l'intellect, la signification du mythe, cette sagesse cachée des civilisations pré-intellectuelles, etc. Ces principes constituaient l'assise philosophique de la connaissance historique qui, elle, réunissait les secteurs du champ philologique : mœurs, droit, coutumes, langues. Croce, quant à lui, partira donc bien, dans sa conception de l'histoire, de cette idée que notre connaissance de l'histoire n'a de sens — et donc de valeur — que si elle procède d'un besoin actuel de saisir un fait, de le réactiver en soi, de l'éprouver pour être à même de l'expliquer. Il semblerait que, à nouveau, nous sommes placés devant un beau paradoxe : quasi la condamnation de l'érudition par un érudit, le refus de la recherche historique par un historien ! Croce, auteur d'une grande théorie de l'histoire, n'a-t-il donc pas mieux compris l'histoire qu'hégélien il n'avait compris la dialectique, ou qu'esthéticien il n'avait compris le jaillissement des formes nouvelles de l'art contemporain, ou encore que moraliste il n'avait compris la signification de la valeur et, politicien libéral, les dangers du fascisme borné ?

La vérité est autre : Croce, philosophe d'abord, expose sa conception du monde en une synthèse philosophique qui innovait en de nombreux domaines et qui, forcément, s'est trompée en d'autres. En ce qui concerne l'histoire, si nous reprenons notre développement, nous observons donc que la pure érudition est aussi utile que, à un niveau différent, le concept du « triangle rectangle » ou celui de « la rose », mais aussi inutile que ces *flatus vocis* pour qui veut saisir et connaître le réel. Même si ce réel appartient à un temps dit révolu, nous pouvons le connaître pour autant que nous soyons mus par un authentique désir d'approcher et de découvrir, d'exprimer donc ce que nous visons. Nous pouvons aussi bien, aiguillonnés par un intérêt profond, nous passionner pour un personnage ou une œuvre d'un passé lointain que pour un fait nous touchant de près dans un présent qui pourrait paraître an-historique par définition, alors que c'est le passé que nous présentifions dans notre cognition historique. Car tout est histoire. Et, ici, il faut préciser le sens des termes. L'histoire qui désigne la connaissance du passé, des faits du passé, et le discours que suppose cette connaissance, c'est l'historiographie. L'ensemble des

activités humaines en constant mouvement, c'est l'ensemble des faits qui constituent la trame du réel. Le « regard » jeté sur le passé n'est pas essentiellement différent de celui que nous jetons sur un présent en train de se passéiser. Et entre l'anecdote et le haut fait historique, il n'y a qu'une différence quantitative, d'intensité et d'envergure, une différence analogue à celle qui sépare le cri ou l'expression banale de l'œuvre d'art aux dimensions plus étendues, plus élevées et mieux structurées. Le grand ouvrage de synthèse historique — comme Croce en a élaboré plusieurs [1] — révèle dans la multiplicité et la diversité des individus, de leurs convictions et de leurs attitudes, une profonde unité d'aspiration qui culmine dans l'idéal éthique de la liberté, mode d'être de la vérité et de la beauté, passionnément désirée par les individus et les collectivités. L'historiographie n'est pas autre chose, en définitive, que l'histoire pensée et la pensée c'est l'intuition-expression qui s'explicite dans le jugement. L'historiographe — c'est-à-dire l'historien au sens ordinaire du mot — qui n'articulerait pas sa recherche sur une exigence de clarté et de cohérence rendue possible par un ensemble de jugements structuré par sa conception philosophique serait semblable au philosophe « pur » qui ratiocinerait à l'infini et dans le vide, car il n'aurait aucun sens de l'histoire, aucune sensibilité pour la réalité des actes humains. Considérer l'historien comme un observateur impavide et non engagé personnellement dans sa recherche et par ses conclusions, c'est tomber dans l'erreur du dualisme qui met d'un côté l'objet, d'un autre le sujet, d'un côté le devoir-être, d'un autre l'être et ainsi de suite. Cette tentation de distinguer en *séparant* renaît presque constamment sous des espèces bien connues : la loi et l'action, la valeur et le fait, la société et l'individu, les genres littéraires et l'œuvre littéraire. La voie semble toujours ouverte à l'arbitraire et à l'abstrait. Et pourtant seul le concret devrait nous occuper. Croce distingue, mais en *unifiant*. Du moins le désire-t-il ! Sans doute ces dualismes ou cette activité qui nous portent à classer, à catégorier nous permettent-ils de mieux saisir, de mémoriser, de conserver certaines choses : expressions picturales ou musicales, déterminations naturalistes, lois scientifiques, siècles et écoles, codes et décalogues. Mais la vie n'est pas dans les archives ou les énumérations. La vie est lutte et synthèse, élan et développement. Ce qui est figé est mort. L'histoire ayant sa vérité en elle-même, puisque l'histoire c'est la vie, la vérité éternelle est donc une expression qui contient une contradiction dans les termes. La vérité se conquiert sans cesse et n'est jamais apprivoisée ou à jamais révélée. C'est pourquoi on a taxé Croce de relativiste, de subjectiviste et d'idéaliste, en un mot : de *présentiste*.

[1] Cf. *Histoire de l'Europe au XIXe siècle ; Histoire de l'Italie de 1871 à 1915 ; Histoire du royaume de Naples*, etc.

Que d'erreurs et de péchés à la fois et qui donc peut l'en accuser avec tant de sûreté et de sérénité ? Ses adversaires proviennent tout naturellement et essentiellement de deux camps, avec lesquels il a lui-même durement polémiqué : spiritualisme métaphysique et marxisme. Pour le premier camp, citons l'un des adversaires de Croce parmi les plus tenaces, mais également, il faut le dire, parmi les plus cohérents : Michele Federico Sciacca, qui vient de s'éteindre en Italie après avoir construit une œuvre philosophique d'envergure. L'historicisme crocien apparaît à Sciacca comme un plat positivisme qui méconnaît la primauté du spirituel et la dimension du providentiel.

Plus intéressante peut-être sera la critique du marxiste Adam Schaff, dans son livre intitulé *Histoire et vérité — essai sur l'objectivité de la connaissance historique* [1]. Le philosophe polonais rappelle que l'histoire est « une source féconde de pensée philosophique et s'associe étroitement avec la philosophie ». Il examine le positivisme pour affirmer que la théorie issue des travaux de Ranke a joué un rôle sans doute important dans l'amélioration des techniques historiennes, mais qu'elle était vouée à l'échec : comment prétendre écrire l'histoire objectivement, *sine ira et studio*, en séparant absolument sujet et objet dans la relation cognitive historique ? Puis Schaff présente honnêtement les grandes lignes de ce qu'il appelle le *présentisme* (pensons au concept crocien de *contemporanéité* de toute histoire), conception qui remonte à Croce précisément et qui a été développée et appliquée par des historiens américains : Read, Beard, Becker, et anglais : Collingwood, par exemple. Je ne reprends pas ici l'exposé des grandes thèses de Croce citées par Schaff et présentées *supra*. Il faudrait y consacrer une analyse critique. Voyons plutôt le jugement de Schaff : « Les conséquences inéluctables de la doctrine de Croce sont catastrophiques pour l'historiographie... le subjectivisme radical et le relativisme outré du présentisme de Croce enlèvent à l'histoire son statut de science. » Ce n'est pas l'affirmation de l'existence d'un Esprit absolu — Schaff le fait remarquer au passage — qui va corriger ce qu'a d'arbitraire et même de socialement rétrograde une conception aussi relativiste que celle du philosophe napolitain. Il s'agit donc de la combattre en s'appuyant sur une *Weltanschauung* différente de celle des idéalistes et sur une méthodologie : critères de références, modèles d'analyse, etc., également différente. On connaît la conception du monde que le marxisme nous offre. On comprend donc que la notion d'objectivité de la connaissance historique telle que la conçoit un idéaliste comme Croce est incompatible avec celle d'un chercheur philosophiquement inspiré par le matérialisme historique. Mais n'est-ce pas le problème même de l'objectivité de la

[1] Ed. Anthropos, Paris, 1971.

connaissance qui est insoluble, surtout en matière de sciences humaines qui gardent leur spécificité à l'égard de ce qu'on est convenu d'appeler les sciences exactes et naturelles [1] ? Une étude comparative mettant en présence un ouvrage historique de Croce sur une période déterminée et, sur la même période, un essai systématiquement marxiste nous éclaire-t-elle davantage sur la validité évidente de l'une ou de l'autre des méthodes mises en œuvre ? Je ne le crois pas. Au niveau de ce que Croce appelle la chronique, seuls comptent l'érudition de l'historien, son métier, sa rigueur dans la découverte des sources et des documents. En passant à l'exposé, à savoir l'interprétation de la matière historique, l'historicisation de la chronique, on fait appel à l'engagement de l'historien, à son conditionnement social, existentiel, spirituel : à sa philosophie. Qu'est-ce en effet que cette capacité d'autocritique du présent, « qui peut atteindre à la science de soi », et dont parle Althusser dans les pages bien connues de *Lire le Capital* [2] ?, sinon une mise au net de ses motivations philosophiques par l'historien qui s'apprête à projeter son présent sur un passé à connaître, ses *res gestae* sur son *historia rerum gestarum*. Il appartenait à Gramsci de reprendre les termes de Croce pour parvenir au renversement de son historicisme spéculatif en un historicisme marxiste. En bref, critiquer le subjectivisme idéaliste est aise, mais quel objectivisme lui opposer : la discussion sera toujours ouverte, et toujours d'essence philosophique. H. I. Marrou, dans son livre si suggestif mais souvent bien embarrassé, le répète : « Servitude non seulement à l'égard de la logique, mais de la philosophie tout entière... Il n'y a pas d'histoire véritable qui soit indépendante d'une philosophie de l'homme et de la vie, à laquelle elle emprunte ses concepts fondamentaux, ses schémas d'explication et d'abord les questions mêmes qu'au nom de sa conception de l'homme elle posera au passé. La vérité de l'histoire est fonction de la vérité de la philosophie mise en œuvre par l'historien » [3].

C'est ce que Croce, contre vents et marées positivistes et transcendantalistes, avait parfaitement compris. C'est pourquoi *il n'a pas voulu séparer histoire et philosophie*, cela en affirmant que tout est histoire, histoire contemporaine, et que la philosophie n'est pas autre chose que le *moment* logique et méthodologique de la réalité historique. La connaissance que nous prenons d'un acte historique garantit une adéquation de la théorie à la pratique, de l'activité théorique sur l'actualisé pratique, car l'erreur cognitive ne se réfère pas à un critère

[1] A ce propos, des réflexions et une étude très documentée se trouvent dans le livre de P. Piovani : *Philosophie et histoire des idées*, in *Revue européenne des sciences sociales*, Droz, Genève, 1972.

[2] Maspero, Paris, 1968, p. 155.

[3] H. I. Marrou : *La connaissance de l'histoire*, Seuil, Paris, 1954, p. 237.

logique ou empirique extrinsèque à l'évolution globale elle-même historique. En d'autres termes, l'historien est celui qui est mû par l'exigence fondamentale d'exprimer avec le plus de force et d'élégance possible l'idée dominante qui a opéré la synthèse des actes historiques d'une époque donnée. Les éventuelles erreurs matérielles de détail perdent de leur importance devant la perception et l'expression de la synthèse morale des faits historiques que l'historien-philosophe a construite en élaborant sa recherche. Il le fera avec d'autant plus de vérité et de force de persuasion qu'il aura retrouvé les accents authentiques de la réalité telle qu'elle a été vécue, puis telle qu'il l'éprouve et la dit. L'historien peut-il mentir ? A. Schaff se pose lui aussi cette question pratiquement, c'est-à-dire socialement et politiquement intéressante, mais nous partageons son opinion et nous pensons que théoriquement cette possibilité n'est pas pertinente. En revanche les discours des historiens diffèrent, ils vont jusqu'à se contredire dans l'expression du même objet, phénomène que le philosophe polonais considère comme « tout simplement le résultat de la spécificité de la connaissance qui tend toujours vers la vérité absolue, mais réalise cette tendance dans et par le processus infini de l'accumulation de vérités relatives » [1]. Croce ne dirait pas le contraire. L'histoire, ferait-il remarquer, est plus proche de l'art, dans son aspect intuitif et expressif, que des sciences empiriques dont les procédés d'analyse, de classification et d'abstraction ne peuvent pas nous donner la vision humaniste et globale du réel historique. Si la véracité d'un fait tenait aux documents qui nous relatent ce fait et à un ensemble cohérent de données convergentes, alors nous instaurerions à nouveau un dualisme sujet-objet qui nous conduit philosophiquement à l'impasse déjà dénoncée et évitée. Le tout est de savoir distinguer, quand cela est nécessaire, le mode de l'imaginaire et celui du réellement survenu (accaduto). On s'est tant efforcé, en vain, d'atteindre une objectivité absolue qui s'est constamment dérobée, et pour cause !, que l'on devrait être rassuré enfin par cette critique de la raison historique qui ne laisse plus subsister l'illusion d'un fait historique en soi qu'il s'agirait de définir et de connaître avec rigueur et exhaustivement. Mais si l'unité indispensable à la cohérence de la recherche scientifique ne se trouve pas dans l'objet vidé de son en-soi et réduit à recevoir la signification que pourra et voudra bien lui attribuer un seul philosophe-historien, elle devrait alors se trouver chez les historiens eux-mêmes. Ainsi cette unité constituerait une sorte de *consensus* afin que soient évités l'éclectisme et le relativisme qui, eux, seraient source des pires justifications d'actes socio-politiques aberrants, de totalitarismes aussi triomphants que dénués de scrupules, bref d'une

[1] *Op. cit.*, p. 339.

évolution de la réalité historique dans un environnement parfaitement amoral et irrationnel [1]. C'était l'espoir du Vico de la *Science Nouvelle*, la conviction du Hegel de la Raison dans l'histoire, le but du Croce de l'historicisme absolu.

Car, pour sa part, Croce refuse énergiquement les séductions de l'éclectisme. L'horizon spéculatif dans lequel il se meut n'incite pas à l'éclatement des valeurs et au scepticisme, pas plus qu'il n'autorise un anarchisme individualiste. Toutes les activités humaines que l'on nomme : esthétiques, philosophiques, politiques, économiques, éthiques, certes se distinguent l'une de l'autre, mais elles s'articulent intrinsèquement l'une à l'autre, puisqu'elles sont des moments distincts d'une même unité, celle de l'Esprit. Et ces activités ne se succèdent pas l'une à l'autre dans un ordre indifférent ou mystérieux, mais l'on passe au contraire de façon très logique, rationnelle et nécessaire de l'activité théorique individuelle à l'activité théorique universelle, puis à l'activité pratique qui débouche sur la plénitude de l'accomplissement moral historique, lui-même contenu de la nouvelle forme théorique et subjective de la connaissance intuitive et ainsi de suite. La forme absorbe la matière qu'elle exprime, comme les concepts abstraits ne sont que des moments dépassés de la synthèse conceptuelle concrète, comme les faits cruels, méchants, atroces de certaines périodes barbares de l'histoire humaine participent à l'élaboration de la synthèse morale concrète et comme, enfin, l'infini progrès des civilisations s'abolit dans le procès historique qui trouve à chaque instant sa fin, sa vraie fin, en lui-même, prête à être dépassée à son tour vers de nouveaux actes à créer et à comprendre.

*

Cette conception est évidemment essentiellement *philosophique*. Je doute fort que les historiens de métier approuvent si peu que ce soit la globalité des thèses de Croce sur la signification de l'œuvre d'histoire [2]. Pareille doctrine, qui se défend justement d'être une philosophie de l'histoire (notion périmée, puisque la philosophie est histoire), est une affirmation de l'Esprit et de son immanence absolue dans chacune des activités dans lesquelles il se manifeste et qui le constituent. *Immanence absolue*, voilà qui élimine toute tentative de rattacher cet idéalisme à une antériorité logique ou chronologique de l'Esprit, à une finalité ou à une totalité exemplaire des événements que nous vivons et pensons. Spiritualisme absolu, en ce sens que,

[1] Cf. les critiques de Schaff, de Ridgwery et de tous les adversaires de l'idéalisme philosophique qui inspire la méthodologie historique et l'action politique.

[2] Sur Croce historien, on peut retirer le plus grand profit de la lecture des livres suivants : F. CHABOD : *De Machiavel à Benedetto Croce*, Droz, Genève, 1970 ; C. ANTONI : *L'historisme*, Droz, Genève, 1963.

même sous la forme de l'altérité, la nature ne peut pas posséder un dynamisme dialectique interne propre. Le matérialisme ne fait que répéter l'erreur du positivisme scientifique : un esprit qui crée un absolu naturel dont il ne peut pas provenir et qu'il considère comme son origine, et, à travers les moyens de production et les échanges de l'infrastructure économique, comme sa genèse permanente. On a fait remarquer souvent que la philosophie de Croce n'était jamais aussi claire et convaincante que lorsqu'elle polémiquait avec ses adversaires. On doit reconnaître toutefois que dans ses structures essentielles elle apparaît comme une architecture systématique impressionnante par son ordonnance générale, sa classicité de forme, sa dimension encyclopédique. Ceux qui l'ont connue ou qui ont dû la connaître par l'intermédiaire de la culture italienne, de ses écoles et de la vie intellectuelle des premières décennies de notre siècle, ont dû ou bien la réfuter en s'appuyant sur d'autres courants majeurs : christianisme, marxisme, scientisme, ou s'y soumettre, ou enfin y adhérer avec enthousiasme. L'hégémonie de Croce, grand intellectuel au service du bloc historique agraire et bourgeois, pour emprunter à Gramsci son jugement, personne n'a sérieusement pu la contester. Mais il est permis de s'interroger aujourd'hui encore, avant de caricaturer ou d'attaquer : placés devant cette grande œuvre de philosophie, nous avons l'impression de contempler ou de décrire une pensée monolithique et dogmatique. Certes, Croce nous avertit à plusieurs reprises — et avec sincérité ? — qu'il n'a pas construit un système clos, mais une série de systématisations ouvertes, appelées à être critiquées à leur tour et dépassées. L'Esprit est affirmé avec vigueur : il est toujours là, Dieu en nous, Esprit créateur au sens du « veni creator spiritus ». Pourtant, il n'est pas à un autre niveau, sur un autre mode, que dans les actes quotidiens, paroles et attitudes de chaque jour : comment le reconnaître, le justifier et l'éprouver ? Dans la succession des grands accomplissements historiques ? Dans l'aspiration morale des peuples et des individus vers la Liberté ? Dans la rationalité du réel ?

L'immanence absolue, c'est la pierre de touche du système, sa cohérence, le fondement du jugement historique. Toutefois, que de difficultés n'éprouvons-nous pas à surmonter l'incommunicabilité des consciences, à supprimer l'altérité dans la connaissance de la nature, à apaiser l'angoisse du néant, à identifier dans une même synthèse la théorie et la pratique ? Alors, à quoi bon postuler et affirmer avec tant de force une vision moniste de l'Esprit absolu immanent ? La spéculation métaphysique de Croce a fondé un humanisme dont l'ampleur embrasse tous les aspects de l'humain, sauf un peut-être : celui de sa dimension existentielle. Quel paradoxe !

ERIC MERLOTTI.

Bibliographie sommaire

Il intéressera peut-être le lecteur de connaître quelques titres d'ouvrages et d'articles parus en français et consacrés, totalement ou partiellement, à la philosophie de Benedetto Croce.

JEAN LAMEERE : *L'Esthétique de B. Croce*, Paris, Vrin, 1936.

WERNER GUNTHER : Exposé sur B. Croce, fait devant la Société romande de philosophie, Rolle, 1936, paru dans la *Revue de Théologie et de Philosophie*, janv.-mars 1937.

FERNAND-LUCIEN MUELLER : *La pensée contemporaine en Italie et l'influence de Hegel*, Genève, Kundig, 1941.

PAUL OLIVIER : *Etudes crociennes en France*, in *Rivista di Studi crociani*, Naples, oct.-déc. 1965 et juillet-sept., oct.-déc. 1966.

ERIC MERLOTTI : *L'intention spéculative de B. Croce*, Boudry, La Baconnière, 1970.

PAUL OLIVIER : *Benedetto Croce*, Paris, Seghers-Philosophie, 1975.

D'autre part, la librairie Droz, à Genève, a publié, dans la collection « Travaux d'histoire éthico-politique », les quatre beaux volumes suivants :

BENEDETTO CROCE : *Théorie et histoire de l'historiographie*, trad. par A. Dufour, 1960.

CARLO ANTONI : *L'historisme*, trad. par A. Dufour, 1963.

BENEDETTO CROCE : *L'histoire comme pensée et comme action*, préf., trad., et notes de J. Chaix-Ruy, 1968.

FEDERICO CHABOD : *De Machiavel à B. Croce*, Etudes présentées par H. Lapeyre, 1970.